

Philippe Madet *

L'écho dans le corps du fait d'un désir **

J'ai extrait de la proposition de travail des délégués ce qui concerne les confinements successifs et l'impossibilité qui nous a été imposée de nous rencontrer, avec ce qui est questionné ensuite du désir. J'ai eu envie d'explorer l'articulation entre corps et désir, d'autant que nous sommes particulièrement concernés par l'un comme par l'autre. Le corps, nous en avons une idée commune, Lacan nous en a donné une tout autre approche. *Idem* pour le désir, souvent confondu avec l'envie, ou le plaisir, ou la jouissance. Là aussi, la psychanalyse apporte du nouveau, en particulier avec ce que Lacan a appelé le désir de l'analyste.

Si, comme le suppose mon titre, il y a un écho dans le corps du fait d'un désir, *quid* d'une cure analytique sans la présence des corps ?

Corps et désir aux fondements de la psychanalyse

Quelques mots d'abord à propos du corps.

Les manifestations du corps ont été à l'origine de l'invention de la psychanalyse, et c'est le désir de Freud d'aller voir plus loin qui aboutira à la *talking cure*. La psychanalyse est née (pour partie, pas seulement) du lien entre le corps, celui de patientes, et un désir, celui de Freud. Découvrant le symptôme de conversion hystérique, Freud comprend que le corps est affecté par le langage. Après avoir pratiqué l'hypnose, il fait un bond en avant quand, au lieu de traiter le symptôme par la parole du thérapeute, il renverse la position et met en avant la parole du sujet dont le corps dysfonctionne, parce que pris dans le langage, dénaturé par lui, marqué par le symbolique. Paradoxalement *a priori*, c'est sur l'échange langagier qu'il fonde la cure, mettant à distance le corps tout en marquant sa présence différemment. Alors qu'il était médecin, il sort la thérapie qui prendra le nom de psychanalyse du discours médical, qui, lui, traite le corps en direct.

Qu'il y ait un lien entre langage et corps, nous en faisons tous l'expérience, dans la vie en général, dans une cure en particulier. On peut constater facilement par exemple que l'élocution est associée à des mouvements

du corps, ou au contraire à sa maîtrise. Si une personne dit à une autre « je te hais », ou bien « je t'aime », nous savons tous que cela a des effets sur le corps. Les signifiants touchent le corps, voire le prennent en otage. Nous avons un corps dont on peut jouir, un corps dont on peut souffrir, parfois ça va ensemble.

Et qui n'a pas connu au cours de sa cure analytique ces moments où le corps est saisi d'un effet de réel qui peut prendre la forme d'une légèreté, ou au contraire d'une boule au ventre, ou autres, dans le temps d'une séance mais bien souvent aussi en sortant d'une séance, et qui font de la cure une expérience physique ?

Au-delà de ce que Freud a découvert et inventé, Lacan nous a appris à différencier l'organisme et le corps et à mettre ce dernier au compte de l'imaginaire. Pourquoi l'imaginaire ? Parce que le corps est d'abord un objet de la perception. C'est le fameux stade du miroir. Nous l'appréhendons comme forme, nous l'apprécions par son apparence, voire nous l'adorons comme image, c'est de l'amour propre, c'est de l'imaginaire. Cette consistance mentale du corps, qui fait tenir ensemble le réel et le symbolique, et qui peut manquer au psychotique, Lacan, dans son vingt-troisième séminaire, l'appelle *mentalité*¹. Le parlêtre a de la *mentalité*, laquelle peut être malade.

Le corps est différent de l'organisme : l'organisme, c'est la chair vivante. Or nous ne sommes pas seulement un assemblage d'organes qui formeraient une machine, nous sommes affectés, on l'a vu, par le langage, qui, de l'organisme, va faire un corps. Le corps, c'est de l'organisme transformé par le langage. La rencontre avec l'Autre va façonner le corps. Du fait du langage, la pulsion prend la place de l'instinct. L'appareillage entre chair et parole fabrique le corps et les pulsions qui nous séparent de l'instinct, ce qu'éclaire la définition que produit Lacan dans son séminaire *Le Sinthome* : « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire². »

Ainsi, on dira du corps qu'il est d'abord parlé parce que fait du désir de l'Autre. C'est son premier lien au désir. Le bain de langage dans lequel l'enfant naît est fait entre autres de ce que ses semblables ont dit de lui, et qui n'est pas sans lien avec leur désir. Le désir de l'Autre percute l'organisme de l'enfant qui, parce qu'il est totalement dépendant, n'a pas d'autre choix que de se laisser inscrire par ce désir. Au départ, l'enfant ne dispose pas de son corps, c'est l'Autre qui en dispose. Qui plus est, il va devoir se ranger dans l'ensemble des corps, dans ce que nous nommons les discours.

Les discours, ce sont les liens sociaux. Quand Lacan dit « lien social », il ne dit donc pas « lien de langage ». Le langage ne suffit pas à faire lien social, il y faut aussi les corps. Dans les liens sociaux, nous usons du corps.

Nous avons une manière de nous présenter, de nous habiller, de nous tenir, de faire bouger notre corps, d'être affectés. Les discours qui tentent d'exclure le corps ne font pas lien social. *Quid* dans le discours analytique ?

Le corps pris dans le discours, le désir de l'analyste

Une cure analytique suppose le désir. Elle suppose le désir de l'analyste, c'est la condition pour être opérante. Elle suppose aussi le désir de l'analysant de s'y engager. Ce n'est pas le même désir, mais ils font la paire, tous les deux font partie de l'opération analytique. Chacun a ses outils : l'interprétation pour l'analyste, la parole pour l'analysant. Suppose-t-elle le corps ? Il pourrait sembler n'y être pour rien. Voici quelques arguments pouvant aller dans ce sens :

- quand on parle de la présence de l'analyste, ce n'est pas celle de son corps ni de sa jouissance, c'est celle de son désir ;

- si Lacan dit que l'analyste interprète avec son corps, il ne dit donc pas par son corps. C'est-à-dire que le corps n'est pas aux commandes ;

- que l'analyste occupe la place de semblant qui cause, a pour conséquence qu'il n'a pas à être objet désiré. Vous avez probablement vu pour beaucoup la série *En thérapie*. On y voit un exemple très enseignant où le thérapeute se laisse piéger par l'imaginaire quand le personnage joué par Mélanie Thierry use de son corps pour déplacer le désir du thérapeute en désir d'elle-même. On voit parfaitement le moment de basculement où le thérapeute n'est plus en position d'objet cause, mais désire sa patiente et cherche à être désiré par elle. La thérapie n'est plus possible ;

- notons aussi que c'est le sujet qui est en analyse, pas son corps. Or, le sujet n'est pas un objet de la perception, il est représenté par un signifiant. L'individu peut être représenté par son corps, c'est le cas par exemple avec la photo que nous mettons sur notre carte d'identité, ou bien avec les photos que nous mettons sur les réseaux sociaux. Le sujet, lui, est représenté par un signifiant, ce qui est beaucoup plus difficile à mettre sur Instagram ;

- par ailleurs, tous les analystes et tous les analysants le savent, il se passe des choses entre les séances, donc sans la présence des corps, et pourtant y compris dans le corps. Quand par exemple un analysant dit que quelque chose a changé, il ne sait pas quoi, mais il le sait parce que c'est passé dans le corps ;

- nous savons aussi que les affects ne sont pas une boussole dans une cure. Alors, quel intérêt du présentiel ?

– enfin, nous savons qu'à distance aussi, il peut se passer des choses très importantes dans la vie d'une personne. Si je prends l'exemple de Lacan, que je n'ai pas connu, il a eu pour moi un effet majeur, son désir qui a fait trace pour moi se passe de son corps.

Nous avons donc là une série d'arguments qui ne vont pas dans le sens d'une présence. Cela dit, je crois qu'il faut distinguer la façon dont le désir et le corps se conjoignent dans les entretiens préliminaires, au moment de l'entrée en analyse, dans le temps de la cure elle-même, à la fin, et après. Mon hypothèse aujourd'hui est que la présence des corps est nécessaire durant les entretiens préliminaires, au moment de l'entrée dans la cure et à la fin. Pendant la cure, quand le désir d'analyse est solidement installé, je crois que cela peut se discuter, et surtout qu'il n'y a pas de norme qui serait valable pour tous, c'est tout au moins ce que je retiens de l'expérience que j'en ai eue depuis le premier confinement. Faute de temps, je vais peu développer ce qui concerne la cure et la fin, pour m'attarder sur les entretiens préliminaires et l'entrée en analyse.

Les entretiens préliminaires

La psychanalyse est une expérience de parole, certes, mais il ne faut pas oublier que le corps est mis en acte avant la parole. Qu'est-ce qu'un analyste dit à une personne qui demande à prendre rendez-vous ? C'est « Venez ! » Lacan dit même que c'est la seule règle³. Prenez votre corps à deux mains et venez à mon cabinet. Il faut un acte qui suppose le corps, on vient avec son corps. Bien sûr vient ensuite la parole, mais elle sera toujours précédée du corps, et à chaque séance.

Pour quelqu'un qui décide de ne pas se déplacer, la séance n'a pas lieu. Celles et ceux qui sont venus en analyse s'en souviennent parce que c'est une affaire à chaque fois : il a fallu mettre son corps en mouvement la première fois, puis toutes les suivantes. Si vous utilisez un système de calcul des kilomètres que vous faites pour vous rendre au cabinet de l'analyste, au bout du compte, vous risquez de constater que cela en fait un certain nombre.

Venir est donc antérieur à parler. Le « venez », même s'il n'est pas exprimé dans une parole, précède toujours le « dites ». Pour être opérante, la psychanalyse, comme Lacan a pu le dire, doit attraper des corps⁴. L'analysant est donc un sujet dont le corps et le désir ont été attrapés, souvent à distance, du fait d'un article par exemple, d'une recommandation, d'une recherche sur le Net ou autres, mais, au fond, un sujet est rarement attrapé en présentiel. Ne serait-ce pas quelque chose de l'ordre du dire qui attrape un sujet ? On aurait alors le schéma suivant : dire → corps → parole.

C'est après avoir été croché, s'être déplacé, qu'un sujet va prendre la parole, une parole dans laquelle il ne saura ni vraiment ce qu'il dit, ni vraiment ce qu'il veut, ni même tout à fait à qui il s'adresse, mais en tout cas qui s'exprimera avec son corps. Lacan le dit ainsi : « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir, je dis donc toujours plus que je n'en sais ⁵. » Parler avec son corps, c'est parler avec ses symptômes, avec son inconscient. C'est ce qui apparaît dans le travail d'analyse où les éléments qui sont mis au travail ne passent pas seulement par la tête. Ils peuvent surgir du corps.

Dans les entretiens préliminaires, le corps, donc l'imaginaire, est très présent, parfois dans l'instant de la toute première rencontre, avant même l'entrée dans le cabinet de l'analyste. Le regard est particulièrement important. D'ailleurs, l'expression majoritairement employée pour dire qu'on prend ou qu'on a rendez-vous avec un psy est : « Je vais voir un psy. » Beaucoup plus donc que « Je vais parler à un psy ». Je crois que cela n'est pas pour rien, que ce n'est pas juste une expression commune. Avant la parole, il y a une rencontre de corps et de regards.

C'est aussi éventuellement une rencontre sexuée. On choisit un homme ou une femme. Le corps, le genre ou le sexe, le cadre dans lequel les entretiens préliminaires se font, contribuent à la mise en place ou non du motif transférentiel de chaque cure. C'est pourquoi un premier transfert peut se fonder sur la tête de l'analyste, sur la façon dont il se déplace ou sur sa voix.

Ce temps de l'imaginaire est nécessaire. Entrer tout de suite dans une parole sans laisser une place suffisante à l'imaginaire reviendrait à une confrontation au réel beaucoup trop rapide et pourrait avoir des effets désastreux, une très ou trop forte angoisse par exemple. Vous savez peut-être que, dans les nœuds borroméens, le triptyque de Freud « angoisse, symptôme, inhibition » est associé chez Lacan à « réel, symbolique, imaginaire ». Vous enlevez l'imaginaire, et le symbolique ne peut que s'accrocher au réel, ce qui peut provoquer une angoisse. La rencontre des corps est donc nécessaire, souhaitable, et il n'y a pas urgence à interpréter, à mettre face au réel.

Que se passe-t-il par contre au moment de l'entrée en analyse, qui correspond souvent, pas toujours, avec l'allongement sur le divan ? Lacan disait ceci : « Quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet la première fois, et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important, c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que ça part de cette rencontre de corps qu'il n'en sera plus question à partir du moment où on entre dans le discours analytique ⁶. » Lacan dit donc très clairement que l'entrée en analyse implique un changement radical quant au corps.

L'entrée

Celle-ci ne se mesure pas au corps mais à l'inconscient, à la mesure prise par un sujet de son inconscient et de sa division. Quelles sont les conséquences de l'allongement sur le divan ? Je crois pouvoir dire que le moment de l'allongement sur le divan crée du poids, celui des signifiants, et détermine les conditions d'usage spécifique de la parole comme du silence.

Du côté de l'analyste, le silence n'est pas seulement réceptacle, accueil d'une parole, mais ce qui la porte, ce qui l'élève au-delà de la communication et de l'interlocution, au-delà de la compréhension, pour en faire résonner l'écho et l'impact sur celui qui parle. Lacan précise : « L'analyste se distingue en ce qu'il fait d'une fonction qui est commune à tous les hommes, un usage qui n'est pas à la portée de tout le monde, quand il *porte* la parole ⁷. »

Avec la position allongée s'opère une mise en résonance de la voix qui produit des effets de présence corporelle uniques, fondée sur une séparation des corps qui signe la fin de l'interlocution conventionnelle, ce qui peut être très déstabilisant. La séparation accentue la présence, en quelque sorte : présence corporelle sur fond d'absence. Le corps peut être d'autant plus présent qu'il prend une dimension de réel, il y a moins d'imaginaire, il y a une soustraction de la relation à l'image pour isoler la relation au signifiant. Pour que quelque chose du désir de l'analysant puisse bouger, pour que quelque chose puisse advenir, l'allongement sur le divan, jeu d'absence et de présence, permet de jouer avec l'imaginaire et de mettre en exergue le symbolique et le réel. La rencontre des corps dans l'analyse, c'est à la fois une présence et une démission avec l'allongement sur le divan. Très clairement, la présence des corps permet de ce fait quelque chose que le distanciel ne permet pas.

La cure

Une fois passés les entretiens préliminaires, si des analyses ont pu se poursuivre par téléphone, c'est bien que la présence de l'analyste n'a pas à voir avec le corps. D'ailleurs, même avec une analyse en présence, l'analyste est présent entre les séances. Et puis, par téléphone, l'oralité demeure, et le corps de ce fait n'est pas totalement écarté, ou en tout cas il est plus difficile de l'éteindre, par comparaison avec l'écriture.

Comme je n'en ai pas une longue expérience, il me reste difficile d'avoir une opinion tranchée, qui de plus serait valable pour tous, sur l'obligation de la présence des corps dans le temps de la cure. Ma réflexion est donc un *work in progress*. Ce que j'interroge pour l'instant ce sont deux points : le dérangement et à nouveau l'imaginaire.

Qu'est-ce qui fait que quelqu'un vient voir un analyste si ce n'est un dérangement ? On pourrait dire aussi un désordre dans le symbolique, un rapport dérangé au corps, un sentiment de dérèglement de la jouissance. Un dérangement qui concerne donc aussi l'imaginaire et le réel.

Pour aborder ce qui dérange, je crois que, sauf impossibilité comme on l'a connue avec la covid-19, il faut se déranger. Demander à rester chez soi m'interroge beaucoup, en tout cas questionne le désir d'analyse, laquelle n'est pas sans effort et suppose un frein à la jouissance. Sans l'allongement sur le divan, quelle place est donnée à la force des signifiants, à laquelle pourrait être préférée la jouissance du blabla ?

Quant à l'imaginaire, la question de le soustraire pour partie ne concerne pas seulement, je crois, le corps. L'imaginaire peut se loger dans tout ce qui va venir se placer entre l'analyste et l'analysant, par exemple dans les outils technologiques. La présence de l'analyste suppose d'être au plus près de l'analysant, avec le moins possible d'éléments tiers. Il faudrait donc se demander si les outils technologiques sont un frein au transfert.

La fin

J'interroge là aussi un point.

Il y a une part de deuil dans la fin d'une analyse. Il se passe quelque chose quand, après être allé deux fois par semaine chez l'analyste pendant des années, c'est-à-dire que ça fait partie intégrante de votre vie, ça s'arrête. On sait combien un deuil peut être difficile sans voir le corps du mort. Je crois qu'à la fin d'une analyse, il faut, pardon pour les collègues, pouvoir enterrer l'analyste (non pas la personne de l'analyste bien sûr, mais le sujet supposé savoir). Et puis, surtout, terminer son analyse, c'est un acte.

Je ne sais pas si c'est une expérience partagée, mais il m'aurait été absolument impensable de terminer mon analyse au téléphone. Peut-être même que, si cela avait été le cas, cela aurait remis en cause toutes mes années d'analyse. Ma présence et celle de l'analyste étaient absolument requises.

Conclusion

Si la psychanalyse est une expérience de parole qui s'abstient du corps à corps entre analysant et analyste, elle n'en est pas moins une expérience de corps, peut-être finalement beaucoup plus que dans d'autres domaines, contrairement à ce qui est communément pensé. Je crois même que l'enjeu ne concerne pas que la cure, la place du corps dans la cure affirme ce que le système capitaliste ou le discours scientiste mettent à mal.

Le sentiment d'habiter son corps est peut-être en train de se dégrader. Peut-être que le corps dans notre société est-il de plus en plus réduit à l'organisme qu'il faut entretenir et soigner mais qu'il ne faudrait pas considérer comme parlant et donc à entendre. Soutenir la présence des corps dans les cures est aussi un choix politique.

Dans une cure à distance, le corps redevient-il organisme ? Cela supposerait maintenant de le démontrer. Dans l'affirmative, il ne serait plus le lieu d'un écho.

Mots-clés : corps, désir, cure.

*[↑](#) Pôle 7 Atlantique.

**[↑](#) Prononcé lors du séminaire du pôle « Désir et traces », Bordeaux, 12 novembre 2021.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 66.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 17.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 276.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 228.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1975, p. 150.
6. [↑](#) J. Lacan, *Le séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 228.
7. [↑](#) J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 350.